LE CERCLE DES ECRITURES

2003 - Volume 4 *ISSN : 1254-6474*

Revue littéraire

L'éditorial :
Un voyage mal commencé !
La thématique de ce numéro n'était pas de plus facile .
Volontairement très ouverte, ne comportant aucune contrainte
D'époque, de lieu ou de situation, si ce n'est le rapport au voyage,
Nous étions impatient de découvrir dans quel univers allait
Nous mener votre imagination.
Nous ne sommes pas déçus, !
A vous lire, certain voyage commencent mal..
Et parfois , finissent mal aussi.

.

Au sommaire de ce nouveau numéro :

La fugue , par Damien.
Où nature et le romantisme ne font pas bon ménage
Page 1
Une pilule dure à avaler, par Ludovic
Le voyage technologique comporte bien des danger…
Page 4
Les évadés du Net, (non revendiqué)
Un peu d'humour
Page 7
Technochoc, par Neimad
Etes-vous vraiment certain d'être ce que vous êtes ?
Page 9

Le Cercle des Ecritures Association loi 1901
11 rue du Fbg St Denis 75010 Paris
3 rue des faussets 33000 Bordeaux
E-mel : ptiglobe@ifrance.com
http://cercle-des-ecritures.affinitiz.com
Dépôt légal à parution Copyright les auteurs

2,30 €

La Fugue

Par Damien

J'étais parti sur un caprice.

J'allais avoir cinquante ans.

J'ai pris un billet d'avion et je suis parti. Direction l'Amérique !

J'avais emporté un sac à dos et… Un sac à dos seulement. Des affaires de rechange, quelques boîtes de conserve et l'indispensable couteau suisse. Je n'avais pas voulu réfléchir plus loin. Je n'avais pas voulu réfléchir du tout. Partir et tout oublier. J'avais effectivement oublié une trousse de secours et un bon bouquin pour le voyage.

Huit heures de voyages et un seul film à voir. Un film que j'avais déjà vu à la télévision, où le héros et l'héroïne pleurent parce qu'ils n'arrivent pas à vivre heureux dans leur petite ferme. J'avais zappé.

Moi je ne veux pas de petite ferme, je veux l'aventure.

Je ne savais pas ce que c'était l'aventure, alors je l'ai inventé. J'ai fait une fugue.

Adieu mon héroïne.

Je suis descendu sous le soleil du nouveau continent. J'ai pris un autre avion, un bus aussi. J'ai marché sur une terre quasiment vierge, vierge de moi en tout cas. Je suis entré dans le Parc de Yellowstone. Je ne préfère pas savoir ce que cela veut dire, même si je le sais. Faisons comme si…

Un mot mystérieux…

Après cette forêt, j'explorerai une jungle, l'Amazonie, puis je me lancerai sur les plus hautes montagnes, de la Bolivie au Tibet, en passant par l'Afrique. Le Kilimandjaro… Je visiterai les plateaux de calcaire de Tunisie et leurs sources chaudes, à moins que ce ne soit en Turquie…Je partirai ensuite pour l'Antarctique, je parcourrai le désert glacé avec mon traîneau tiré par des Husky. J'irai faire peur – et me faire peur - aux manchots empereurs sur la plage. Dommage qu'ils ne puissent pas s'envoler…

Retrouver des plaisirs d'enfant.

Cinquante ans.

Je levai la tête. Un nid. Le piaillement d'un oisillon. Ses parents ne sont pas là. Ils cherchent sûrement à manger pour leur rejeton. A moins qu'ils ne soient partis. Définitivement.

J'avais entendu dire qu'il ne fallait pas toucher à un nid, sinon les oiseaux s'en apercevaient et ils n'y retournaient pas, ils laissaient leurs petits mourir.

Depuis combien de temps piaillait cet oisillon ? Il n'y avait pas de garde forestier ici ?

Soudain, j'entendis un bruit sourd au pied de l'arbre. Quelque chose était tombé. Je m'approchai. Je ramassai une branche pour pousser l'herbe. Il n'y avait quasiment que de l'herbe ici. Il n'y a jamais beaucoup de fleurs là où poussent les arbres. Les fleurs ou les arbres, il faut choisir. Je préfère les arbres. Il y a rarement des nids en haut des fleurs. Ce serait pourtant pratique. Ca éviterait aux oisillons de tomber de haut. Je raconte n'importe quoi…

Ce n'était pas un oisillon mais un œuf. Il avait fait une chute d'au moins quatre mètres et s'était légèrement fendu. L'embryon était mort ou mourrant. Cela revenait au même, il ne vivrait pas. Personne ne le verrait jamais éclore, aucune mère ne verrait cet oisillon brisait sa coquille et commencer à piailler.

J'écoutais avec émotion l'autre continuer de réclamer. « A manger ! A manger ! ». Quel coffre pour son âge ! Il n'aurait pas été oiseau, il aurait fait un très bon syndicaliste, u gréviste acharné.

« A manger ! A manger j'ai dit ! ». Ce rythme, ce timbre… Je connais certaines chanteuses qui rêveraient d'avoir un tel organe. En tout bien tout honneur…

J'entendis un autre bruit sourd. Un autre œuf était tombé à mes pieds. Un deuxième petit était mort. Horreur.

Il faisait beau pourtant. Je ne vois pas pourquoi j'aurai eu des pensées graves. Un aventurier va toujours de l'avant. Il n'a peur de rien. C'était donc la faute à l'autre si…

Cet autre était un simple touriste, casquette bleu et tee-shirt blanc.

- Vous êtes Français ?

Il avait un accent américain. Comment connaissait-il ce pays ? C'était la première question que je m'étais posé. Ce n'est qu'après que je lui demandai :

- Comment le savez-vous ?
- Je vais souvent en France. J'ai reconnu les marques de vos habits.

Silence. Je regardai les œufs à mes pieds. Je l'entendis s'approcher.

- Ils sont morts ? demanda-t-il.
- Oui.

Je levai la tête.

- Mais il en reste un.
- Non.
- Vous l'entendez pourtant. Il paille encore. C'est le même nid. Il est juste au-dessus.

Je lui montrai.

- Je l'entends bien et je vois le nid. Mais ce n'est pas un oiseau de la même espèce. Ses vrais parents pondent dans les nids des autres nids. Leur petit éclot plus vite que les autres. Ils les poussent du nid et comme ça, il est seul à être nourri par ses parents adoptifs.
- Mais pourquoi ?
- Il mange bien, il grossit plus vite, il s'envole et… adieu tout le monde.
- C'est horrible.
- C'est la nature.

Je restai un moment à regarder le nid.

Puis je tournai la tête vers l'Américain. Je le regardai dans les yeux. Je notai pour moi-même : l'Américain a les yeux inexpressifs. Des yeux morts. Comme deux œufs fendus au milieu. Il devait y avoir, quelque part, un arbre d'où tombaient les Américains. Il y en avait bien eu un pour les singes, alors…

- Comment le savez-vous ?
- A cause des marques sur leurs habits.

J'ai mis quelques secondes pour comprendre. Il m'a attendu pour rire. Il était sympa. Pour un Américain.

- Sérieusement.
- Je connais bien ces oiseaux, cette forêt. Ce parc m'appartient.
- Vous déconnez ?
- Déconnez ?
- Vous me charriez quoi. C'est une blague. A joke.

Des années d'anglais en cours du soir pour seulement deux mots. Bien placés quand même.

- Yes. Mon cousin travaille ici.
- Vous voulez dire qu'il y a d'autres nids comme ça ?
- Oui. Beaucoup. Vous venez d'arriver ?
- Oui.
- Il y a encore plein d'autres merveilles comme celle-ci. Des animaux qui mangent leurs petits, des araignées qui mangent leur mari…
- Les insectes ce n'est pas grave.
- Vous croyez ? Il y a aussi des fourmis qui envahissent des nids et tuent les oisillons.
- Ici ?
- Partout dans le monde. Mais le plus beau, ce sont les arbres.
- Les arbres ?
- Les arbres se concurrencent. Les arbres qui poussent le plus vite font de l'ombre aux autres et les empêche de pousser, comme ça ils ont maximum de terres pour étendre leur racines et un maximum de lumière pour faire pousser leurs branches.
- Ca explique pourquoi il n'y a pas de fleurs.
- Ou plutôt, ça explique pourquoi il n'y a pas d'arbres quand il y a des fleurs. Les fleurs, ce ne sont pas les arbres. C'est une espèce beaucoup plus récente. Comme les herbes. Les fleurs se nourrissent de la terre et empêchent les graines d'arbre de pousser. Là où il y a beaucoup de fleurs, il ne peut pas y avoir d'arbres. C'est la guerre.
- Je croyais que c'était la nature.

Il rit et me répondit :

- C'est pareil.

Nous avons discuté encore un peu avant de nous saluer. J'ai repris mon sac à dos et je suis parti. Je suis sorti du parc. Je ne me suis pas retourné. Je ne voulais plus voir ce nid, je ne voulais plus entendre cet oisillon piailler.

« Donnez-moi à manger ! J'ai tué vos petits et je veux à manger ! ».

La nature n'est pas faite que de merveilles, elle est faite aussi d'horreurs. Je croyais voir des créatures fantastiques, vivre des expériences incroyables. Mais ce qui est incroyable, c'est que dans ces paysages paradisiaques, il y ait de petits animaux, mignons, innocents, … des oisillons de quelques jours, qui soient déjà des meurtriers.

Je n'avais plus envie de rire.

Ni de voir le reste.

J'ai pris un billet retour et je suis rentré. Je n'avais même pas pris d'appareil photo.

Un pilule dure à avaler

Par Ludovic

Alors qu'il commençait à ressentir les premiers effets de la pilule qu'il avait prise un peu plus tôt, Marx réfléchit à l'évolution des voyages.

Auparavant son regard était tombé sur le pêle-mêle accroché au mur de sa chambre.

Plus particulièrement sur la photo de son grand-père, mort récemment et qui à la fin de sa vie ne cachait plus son mépris pour les laboratoires, qui avaient élaboré ses "remèdes" qui permettaient à ceux qui y avaient recours après des mois d'épargne minutieuse, d'accéder à leurs vies antérieures, ceux ci étaient également responsables selon lui des moyens qui avaient rendu le monde de la surface inhabitable.

Il avait voulu ingérer le "médicament" sans l'aide d'un gobelet d'eau recyclée, dont le goût de chlore prononcé, lui semblait t-il aurait gâché son plaisir.

Marx avait mis de coté l'argent nécessaire à l'acquisition de la formule la moins chère, supposée lui faire accéder au passé de son incarnation la plus récente, et avait bien faillit s'étouffer avec, de par cette "coquetterie" de dernière minute.
Compte tenu de sa paie modeste de travailleur sur les chaînes de production des robots envoyés à l'extérieur avec la tache de reconstruire l'atmosphère, et de nettoyer les zones infectées, il attendait depuis de nombreux mois l'acquisition de ce qui se révélait, par ailleurs, les seuls congés que s'octroyaient les salariés du monde du dessous.

Réduit à une immobilité quasi générale, au sein de ces abris souterrains, l'humanité n'avait plus en effet comme seul moyen de déplacement d'importance, que le recours aux voyages artificiels, seul dérivatif à une vie morose passée entre quatre murs d'aciers, où de toute façon l'air, la lumière, les aliments étaient du même genre.

Il ressentait encore dans sa gorge la meurtrissure laissée par la pilule qui avait pendant un court instant obturée sa trachée, le faisant se jeter affolé sur le distributeur de boisson, dont le liquide tiédasse avait fini par lui permettre de respirer de nouveau normalement.
Il avait l'impression de ressentir désormais comme un poids au sein de son estomac dont les sucs gastriques avaient commencés à la dissoudre.

Les vacances virtuelles autre procédé offert alors que les hommes s'ébattaient encore à la surface du globe était désormais exclu de par le recours à une consommation d'électricité considérée, aujourd'hui, dans ses temps de pénurie, où l'effort se portait avant tout sur les moyens susceptibles de pourvoir à la reconquête de la surface, comme trop importante.

Son aïeul lui avait expliqué que bizarrement auparavant, avant même de se retrouver ici "enfermés", les gens avaient développés des comportements autarciques, restant claquemurés chez eux, alors qu'ils avaient encore la possibilité de voyager partout au travers le monde, notamment au travers du recours systématique à un moyen de communication inutilisé désormais du nom d'internet, se connectant à des serveurs, sur des sites où ils se réunissait en communautés virtuelles, par affinité, développant des amitiés des passions, par delà les distances.

Se créant des vies de substitution, où ils pouvaient tout en restant anonyme, changer de sexe, de classes sociales, être tout ce que à quoi ils aspiraient, dire tout ce qu'ils n'osaient, sans contraintes, autre que celle de revenir quelque temps dans le réel afin de payer la note pour les outils de communication (ordinateur, modem) et abonnements qui leur permettaient de continuer à accéder au paradis que représentait la virtualité.

Le web était devenu petit à petit la seule fenêtre sur l'extérieur de ses personnes et de nombreux périphériques étaient venus consolider l'illusion, ajoutant à des sensations de bien être moral fictif, un bien être physique à base de capteurs, de sondes, de casques intégraux qui permettaient d'entrer de plein pied dans des corps, des scénarios

divers proposés à satiété, finalement bien plus fiables que le recours à des drogues synthétiques, dont les résultats étaient plus aléatoire.

Sentant la somnolence le gagner, Marx s'extirpa de ses pensées pour concentrer son attention sur le pendule associé à la pilule, et dont le balancement devait favoriser un meilleur voyage au centre de ses souvenirs.

A l'usine, il avait fait des envieux, au moment où le contremaître été arrivé pour lui signifier que sa demande de congés avait été acceptée, tous savait ce que cela signifié à posteriori, Marx était arrivé à s'offrir un voyage, et vendredi après-midi alors qu'eux continuerait à effectuer des taches dont la conclusion paraissait bien lointaine, lui découvrirait les paysages et sensations de celui qu'il avait été auparavant.
Expérience fabuleuse, décrite à corps et à cris, quoique de façon vague, par les rares qui avait déjà eu la chance de se l'offrir et travaillaient désormais dans l'espoir d'acquérir une pilule plus puissante qui les mènerait plus loin dans les méandres de leur histoire à laquelle la drogue associé à l'hypnose leur permettait d'accéder.

Il semblait particulièrement sensible, et ses paupières devinrent très vite encore plus lourde… Il ne tarda pas à s'endormir…

* * *

Marx s'éveilla couvert de sueurs froides, étouffant les cris de frayeur animale qui montait du fond de sa gorge, en se mordant l'avant bras.

Le doux rêve qu'il s'était offert s'était révélé un affreux cauchemar, réduisant à néant, son existence même, tout espoir à aborder le futur sereinement…

Il s'était retrouvé incarné dans l'esprit d'un fœtus plongé au sein d'une cuve rempli de liquide amniotique, entouré de milliers d'autres enfants à venir, des milliers d'informations lui parvenait au travers des câbles branchés directement sur son cerveau.

Education accélérée d'un organisme destinée à grandir de la même façon.

Outre, ces brides éparses, il pouvait également entendre les discussions des scientifiques arrêtés un moment à coté de la paroi transparente qui le séparait du monde.
Ce qu'il déduisait des mots chuchotés à demi mots, le regard en coin à surveiller la présence d'un supérieur, aux abord de la matrice, l'éclairait sur la situation véritable de l'humanité.

Depuis "longtemps", les hommes s'étaient repliés sous terre, fuyant une guerre mondiale dévastatrice où les parties belligérantes avaient lâchés tout ce que les scientifiques avaient pu créer de destructeur et dévastateur.
Il était bientôt apparu que la surface était devenu un gigantesque no man's land irradié, peuplé de monstres difformes issus des mutations radioactives.
Un endroit hostile qui mettrait des siècles avant de redevenir véritablement habitable.

Les responsables de la colonie, ainsi crée, principalement des scientifiques qui avaient anticipé la situation et des mécènes qui les avaient aidé à financer le matériel qu'ils avaient entreposé dans des abris antiatomique enterrés, avaient développé des cultures de clonage humain, animale et végétal, afin de produire les outils qui leur permettrait de rendre de nouveau vivable les anciens continents terrestres, et de subvenir à leur besoin en alimentation.

Ces clones se voyaient inculquer un dévouement sans faille, dont la finalité était la reconquête d'un monde, dont ils étaient en réalité exclus par leur nature aberrante.

Marx se souvint en frissonnant en particulier d'un vieillard qui arrivant dans la salle, alors qu'il estimait avoir à peu prêt quatre ans, il venait d'apprendre à compter jusqu'à 20, demandait au technicien si les "monstres" allaient bientôt être opérationnel, devant une recrudescence des suicides chez la dernière génération.

Ils étaient ni plus ni moins que des esclaves, qui travaillaient sans cesse au bien être de quelques humains dont la natalité avait été sévèrement réglementé, certes, mais qui vivaient dans un confort bien meilleur que celui qui leur était proposé, dans des quartiers autres.

Il avait pris conscience soudain que ces souvenirs antérieurs à sa "naissance" étaient effacés, il se voyait désormais nu, devenu adulte dans une cuve plus grande toujours entourés de contemporains, son éducation avait durée quelques années, et il s'était arraché au rêve; l' esprit bouleversé par cette révélation.

Au bord de la nausée, Marx, compris qu'il n'avait en réalité que deux alternatives: accepter cet état de fait, et continuer de "vivre" dans l'espérance d'accéder aux souvenirs de l'homme original qui avait été utilisé pour réaliser son clone, en économisant encore et encore pour s'offrir la pilule qui les lui offrirait, ou bien, comme d'autres alimentant la légende urbaine, décider d'en finir avec ses jours de façon définitive, sachant qu'aucun matériel génétique n'était définitivement abandonné et que ces cellules seraient de nouveau utilisées par les classes supérieurs dans les cuves matricielles, pour créer de nouveau ouvriers, et que l'illusion d'humanité qui l'habitait (Il n'avait pas de grand-père et encore moins de père, et les pseudos discours subversifs de son "enfance" relevait sans doute d'une quelconque réminiscence inconsciente) se répéterait sans cesse, au moins jusqu'à ce qu'un jour ces "maîtres" vivent de nouveau à ciel ouvert.

* * *

Trois jours plus tard, alors qu'un de ces collègues de travail goguenard, une fois le week-end passé, frappait à sa porte pour prendre de ses nouvelles, et faire le chemin pour l'usine avec lui, il le trouva encore plongé dans ses pensées, « l'emballage de son voyage » entre les mains…

"C'était si bien que ça!" s'exclama t-il impressionné par le manque de réaction de Marx, et le désordre manifeste régnant dans la chambre.

"Tu sais, il me reste encore trois ans avant de pouvoir m'offrir le modèle de base… Tu vas économiser pour le suivant apparemment…" reprit-il

Un rire dément fût la seule réponse qu'il obtenu à cette interrogation.

Le cercle des écritures®, association loi 1901.
Directeur de publication : D.Jendrejeski
11, rue du FBG St. Denis , 75000 Paris
3, rue Fausset, 33000 Bordeaux
ISSN : 1254-6474 – Dépôt à parution – Copyright ©les auteurs
Les textes proposés pour publication ne sont pas retournés

Les évadés du net (II)

Métaphysique appliqué

La scène: un poulet au bord d'une route. Il la traverse.

La question: Pourquoi le poulet a-t-il traversé la route ?

RENÉ DESCARTES : Pour aller de l'autre côté.

PLATON : Pour son bien. De l'autre côté est le Vrai.

ARISTOTE : C'est la nature du poulet de traverser les routes.

KARL MARX : C'était historiquement inévitable.

CAPITAINE JAMES T. KIRK (Star Trek): Pour aller là où aucun autre poulet n'était allé auparavant.

HIPPOCRATE : En raison d'un excès de sécrétion de son pancréas.

MARTIN LUTHER KING JR. : J'ai la vision d'un monde où tous les poulets seraient libres de traverser la route sans avoir à justifier leur acte.

MOISE : Et Dieu descendit du paradis et Il dit au poulet : " Tu dois traverser La route". Et le poulet traversa la route et Dieu vit que cela
était bon.

RICHARD M. NIXON : Le poulet n'a pas traversé la route, je répète, le poulet n'a JAMAIS traversé la route.

NICOLAS MACHIAVEL : L'événement important c'est que le poulet ait traversé la route. Qui se fiche de savoir pourquoi ? La fin en soi de traverser la route justifie tout motif quel qu'il soit.

SIGMUND FREUD : Le fait que vous vous préoccupiez du fait que le poulet ait traversé la route révèle votre fort sentiment d'insécurité sexu elle latente.

BILL GATES : Nous venons justement de mettre au point le nouveau Poulet
Office 2003, qui ne se contentera pas seulement de traverser les routes, mais couvera aussi des œufs, classera vos dossiers importants, etc...

BOUDDHA : Poser cette question renie votre propre nature de poulet.

GALILEE : Et pourtant, il traverse.

ERIC CANTONA : Le poulet, il est libre le poulet. Les routes, quand il veut il les traverse.

CHARLES DE GAULLE : Le poulet a peut-être traversé la route, mais il n'a pas encore traversé l'autoroute !

JACQUES CHIRAC : Parce que je n'ai pas encore dissous la route.

L'EGLISE DE SCIENTOLOGIE : La raison est en vous, mais vous ne le savez pas encore. Moyennant la modique somme de 1500 euros par séance, plus la location d'un détecteur de mensonges, une analyse psychologique nous permettra de la découvrir.

BILL CLINTON : Je jure sur la constitution qu'il ne s'est rien passé entre ce poulet et moi.

EINSTEIN : Le fait que ce soit le poulet qui traverse la route ou que ce soit la route qui se meuve sous le poulet dépend uniquement de votre référentiel.

ZEN : Le poulet peut vainement traverser la route, seul le Maître connaît le bruit de son ombre derrière le mur.

JEAN-PIERRE RAFFARIN : Le poulet n'a pas encore traversé la route, mais le gouvernement y travaille.

JEAN ALESI : Je ne comprends pas, théoriquement, le poulet il avait le temps de passer.

NELSON MONTFORT : J'ai à côté de moi l'extraordinaire poulet qui a réussi
le formidable exploit de traverser cette superbe route: " Why did you cross the road ? " " Cot cot !" "eh bien il dit qu'il est extrêmement fier d'avoir réussi ce challenge, ce défi, cet exploit. C'était une traversée très dure, mais il s'est accroché, et..."

RICHARD VIRENQUE : C'était pas un lapin ?

ORANGINA ROUGE :
PASKEEEEEEEUUUUUHHHH

KEN LE SURVIVANT : Peu importe, il ne le sait pas mais il est déjà mort.

JEAN-CLAUDE VANDAMME : Le poulet la road il la traverse parce qu'il sait
qu'il la traverse, tu vois la route c'est sa vie et sa mort, la route c'est Dieu c'est tout le potentiel de sa vie, et moi Jean Claude Super Star quand je me couche dans Timecop quand le truck arrive je pense

à la poule et à
Dieu et je fusionne avec tout le potentiel de la life de la road !
Et ça c'est beau !

FOREST GUMP : COURS POULET COURS !!!

STALINE : le poulet devra être fusillé sur le champ, ainsi que tous les témoins de la scène et 10 autres personnes prises au hasard, pour n'avoir pas empêché cet acte subversif

ALAIN KERNER : pour installer le radar de l' autre coté

GEORGE W. BUSH : Le fait que le poulet ait pu traverser cette route en
toute impunité malgré les résolutions de l'ONU représente un affront à la
démocratie, à la liberté, à la justice. Ceci prouve indubitablement que
nous aurions dû déjà bombarder cette route depuis longtemps. Dans le but
d'assurer la paix dans cette région, et pour éviter que les valeurs que
nous défendons ne soient une fois de plus bafouées par ce gnere de
terrorisme, le gouvernement des Etats-Unis d'Amérique a décidé d'envoyer
17 porte-avions, 46 destroyers 154 croiseurs, appuyés au sol par 243000
G.I. et dans les airs par 846 bombardiers, qui auront pour mission au nom de la
liberté et de la démocratie, d'éliminer toute trace de vie dans les poulaillers à 5000 km à la ronde, puis de s'assurer par des tirs de
missiles biens ciblés, que tout ce qui ressemble de près ou de loin à un poulailler soit réduit à un tas de cendres et ne puisse plus défier notre
nation par son arrogance. Nous avons décidé qu'ensuite, ce pays sera généreusement pris en charge par notre gouvernement, qui rebâtira des poulaillers suivant les normes de sécurité en vigueur, avec à leur tête, un coq démocratiquement élu par l'ambassadeur des Etats Unis. En financement
de ces reconstructions, nous nous contenterons du contrôle total de la production céréalière de la région pendant 30 ans, sachant que les
habitants locaux bénéficieront d'un tarif préférentiel sur une partie de cette production, en échange de leur totale coopération. Dans ce nouveau pays de justice, de paix et de liberté, nous pouvons vous assurer que plus
jamais un poulet ne tentera de traverser une route, pour la simple bonne
raison, qu'il n'y aura plus de routes, et que les poulets n'auront plus de pattes. Que Dieu bénisse l'Amérique.

Non revendiqué

Textes librement transmis sur le net sans copyright

Questions métaphysiques

- Quand on étrangle un Stroumpf, il devient de quelle couleur ?
- Comment les panneaux "DÉFENSE DE MARCHER SUR LA PELOUSE" arrivent-ils au milieu de celle-ci ?
- Est-ce que les analphabètes ont du plaisir à manger un bouillon aux nouilles en forme de lettres ?
- Quand l'homme a découvert que la vache donnait du lait, que cherchait-il exactement à faire à ce moment-là ?
- Puisque les chinois jettent du riz aux mariages, est-ce que les mexicains jettent des cactus ?
- Si un mot dans le dictionnaire est mal écrit, comment s'en apercevra-t-on ?
- Pourquoi "raccourcissement" est un mot si long ?
- Comment s'aperçoit-on que la cartouche d'encre invisible est vide ?
- Pourquoi ce couillon de Noé n'a-t-il pas écrasé les deux moustiques ?
- On dit que les pattes de lapin portent chance... Pour les lapins aussi ?
- Si l'homme descend du singe, pourquoi y a t-il encore des singes ?
- Est-ce que les ouvriers de chez Lipton ont aussi une pause café ?
- Pourquoi les moutons ne rétrécissent pas quand il pleut ?
- Pourquoi visse-t-on le couvercle d'un cercueil ?
- Que comptent les moutons qui ne savent pas s'endormir ?
- Est-ce que les grands brûlés ont une réduction au crématorium?

Non revendiqué

Et puisque l'on parle du net, nous vous rappelons que le Cercle est présent sur la toile au travers de son site, hébergé par affinitiz, à l'adresse suivante :
http://cercle-des-ecritures.affinitiz.com
Sur ce site, libre d'accès *, vous avez à votre disposition un forum, un calendrier d'événements, la possibilité de consulter ou d'écrire des articles, ou encore de partager vos critiques sur les derniers livres ou films sortie.

* Pour accéder à la communauté, vous avez juste à enregistrer un identifiant et un mot de passe qui vous sera demandé à chaque nouvelle connexion.

TECHNOCHOC

Par Neimad

TECHNOCHOC. *Ce néologisme d'origine américaine vient d'entrer dans notre dictionnaire. Il signifie : « Moment où la vitesse des avancées technologiques dépasse la faculté d'une population à les intégrer à son mode de vie et à son système de représentations. En sociologie, il désigne parfois le XXIème siècle. En médecine, le technochoc est une névrose qui touche principalement les jeunes adultes.». Plus d'un million de personnes de part le monde subiraient les effets du technochoc.*

@fp, 13 jan 2020, 21h47.

Le cendrier était vide, parfaitement propre. Eric Leifsenn leva les yeux vers son interlocuteur et le coupa net :

- Vous êtes un hologramme.
- C'est le cendrier, c'est ça ? Vous devriez éviter ce genre de fixation, monsieur Leifsenn, nous sommes là pour…
- J'ai raison, n'est-ce pas.

L'image vacilla. Le psychiatre n'avait pas besoin d'en dire plus. Il soupira, c'est tout.

- On vous a accueilli parce que vous souffriez de paranoïa. Aujourd'hui, vous cherchez à savoir si je suis ou non réel. Que vous ayez raison ou non n'est pas important, vous avez un comportement déviant. Vous ne faites pas confiance au monde qui vous entoure, vous êtes sur la défensive… Je ne suis pas votre ennemi, vous savez…
- Je sais que je parle à un hologramme. Cette conversation est absurde.

Eric s'apprêtait à se lever.

- Voyons, vous savez que j'existe et que je vous parle en ce moment même, mais à partir d'un autre lieu, avec une caméra en face de moi. Je ne vois pas ce qu'il y a là d'absurde.
- Ce qui est absurde, c'est de discuter avec un reflet, des atomes et des ondes.
- Mais c'est ce que nous sommes tous !
- Je n'ai jamais dit le contraire.

Sur ce, il se leva.

L'hologramme tremblait un peu. Il tourna son regard vers le cendrier. Ses yeux se reflétaient dans le verre. Le cendrier était d'une parfaite propreté.

* * *

Le sergent Wide n'aimait pas ça. Tout le reste, surveiller les trottoirs, verbaliser les voitures, contrôler les papiers ou même ramasser les seringues, il aimait. Il aimait même un peu trop, à en croire son chef. Sergent Zèle, c'était le surnom que lui avait donné Mike, son jeune coéquipier. Mais rester planter là, devant une station service, à regarder un détraqué saccager les rayons et à attendre l'ordre d'intervenir, ça, il n'aimait pas.

- Radio, parle petite radio, dis-moi oui, donne-moi l'autorisation…
- La radio est muette, sergent Zèle, constata Mike.
- Saleté de machine !

Mike avait envie de fumer.

- Une cigarette, sergent ? Pour vous détendre.
- Pas dans ma bagnole, tu veux.

Ce n'était pas « sa bagnole » mais une voiture de service. Mike tapota sa poche où était rangé le paquet et soupira. Il s'enfonça dans le siège et ne trouva rien d'autre à faire qu'à regarder. Il regarda la rue. Quelques voitures passaient à une vitesse monotone. . Il se replia sur la station service. Encore une fois, il se demanda s'il n'était pas déjà venu ici refaire le plein. Peut-être même connaissait-il la fille derrière le comptoir. Par-contre, le

type qui saccageait tout ne lui disait rien. Ca aurait pu être n'importe qui. Il s'amusa à lui coller toutes sortes de visage…

- Je suis quand même capable de dire s'il faut intervenir ou pas, éclata Wide. Et là, je dis qu'on ferait bien d'intervenir. A un moment, il va finir par renverser un bidon d'huile, une boîte d'allumettes, et vas-y pour la…
- Pardonnez-moi, sergent Zèle, mais je ne crois pas.

Le sergent dévisagea son coéquipier comme s'il était devenu un étranger, et même un étranger sans papiers. Mike n'avait pas tourné la tête. Ses yeux restaient fixés sur la station service. Wide remarqua un sourire sur ses lèvres, qu'il qualifia de béa. Mike regardait le saccage comme il aurait regardé un film, pop-corn mis à part.

- Tu vois quoi ?
- L'homme ne s'attaque qu'à un seul rayon, et ce n'est pas le rayon des bidons d'huile… ni celui des allumettes.

Le sergent Wide saisit les jumelles qui étaient rangées dans la boîte à gant. Il aperçut une silhouette passer derrière un raton. L'homme semblait s'attaquer à de petits objets, des sortes de gadgets…

- Des attrapes-touristes, observa Mike.

Mais Wide n'aimait pas que Mike eut raison.

- C'est ça, ouais ! Tu vas me faire croire que ce type est étranger et que tout son bordel, c'est pour une réclamation !

Wide rit de sa propre blague, mais son coéquipier resta impassible.

Quelques minutes s'écoulèrent encore avant que Wide ne craque :

- Bon allez on charge.
- Pardon ?

Le sergent frappa son volant.

- On charge, brigadier !

Ses yeux brillaient. Ses yeux brillaient toujours quand il faisait du zèle. Mike tenta de le prévenir :

- Ca va mal se terminer.

Comme d'habitude, il n'écoutait pas. Il avait déjà ouvert sa portière.

- Je vais prévenir le Central.
- Reste là si tu veux, Mike. Mais si tu le vois sortir, tu tires, tu entends !
- Dans ses jambes.
- Oui… c'est ce que je voulais dire.

Wide sortit et marchait plutôt vite. Mike, qui était redevenu le brigadier Rangers, posa la main sur la radio, un geste professionnel… Puis il la retira, un geste personnel, un geste de Mike. On lui donnerait peut-être l'ordre d'arrêter le sergent, sans doute celui de l'appuyer. Dans un cas comme dans l'autre, il ne tenait pas à s'en mêler. Il préférait regarder.

Mike regardait en direction de la station service. Il ne voyait pas son reflet dans la rétroviseur. Il avait un sourire sur les lèvres - un sourire que le sergent Wide aurait qualifié de béa.

Le sergent n'hésita pas, il entra. Il n'avait même pas sorti son arme.

- Ca aussi, criait quelqu'un, ça m'écoute ! Tu m'écoutes, toi ?

Il y eut un bruit de gadget cassé. L'homme se trouvait derrière un rayon et semblait manifestement occupé à piétiner une forme plastique garnie de boulons. Il ne l'avait pas entendu entrer, mais la fille de la station service n'avait vu que lui. Elle se précipita dans sa direction, le visage brouillé par les pleurs.

Le maniaque s'arrêta de casser et cria :

- Tu viens me chercher ?

Sa voix était faussement joyeuse ou vraiment triste, c'était dur à dire. Il restait caché derrière son rayon, immobile à présent.

La fille murmura deux mots au sergent qui ne les comprit pas. Il aurait voulu lui aussi dire quelque chose, mais elle ne lui laissa pas le temps. Elle s'enfuyait.

Elle sortit et on entendit un coup de feu.

Son coéquipier l'avait abattu.

- Ma jambe !

La bavure ! Et lui qui avait visé les jambes ! Le sergent ressortit, une main en l'air.

De l'autre, il acheva la fille. Un meurtre valait mieux qu'une bavure, tout le monde savait ça. Il n'y aurait pas de plaignant, donc pas de crime. Ainsi, il pourrait dire que le psychopathe l'avait obligé à lui lancer son arme, sans quoi il tuait la fille. Après quoi, il s'était énervé et le coup était parti tout seul.

Rangers, évidemment, ne serait pas content. Mais il n'oserait jamais expliqué pourquoi il ne l'avait pas suivi, pourquoi il n'était pas intervenu, et pourquoi il avait tiré sans prévenir. Mike avait beau aimer l'honnêteté, il n'aimait pas beaucoup parler.

Le sergent retourna à l'intérieur. L'homme avait repris son « travail ». Il était plus acharné que jamais.

- Sales machines ! Oh je sais bien que vous m'écoutez, que vous me voyez ! Et toi, toi, tu viens pour moi, hein, tu m'envoies tes sbires, tu veux me rendre fou. Mais je vais te trouver, machine, et je vais te tuer ! Tu es là, hein ? Non. Tu es là !…

Le sergent s'approcha lentement. Il avait rengainé son arme. S'il voulait paraître crédible, il devait le neutraliser les mains nues. Ses yeux brillaient. Il se sentait animal.

Il bondit. Il tomba sur des jouets, sur des morceaux de jouets. Le paranoïaque s'était enfui ou il s'était déplacé. Il était passé de l'autre côté du comptoir. Il s'attaquait maintenant à une étagère et il riait.

- Chiens ! Petites filles ! Nounours ! Frankenstein ! Femme ! Boy ! Lapin ! Tigrou ! Porcinet ! Clone ! Clown ! Vache ! Singe ! Perroquet ! Indien ! Negro ! Nazi ! Soldat ! Esclave ! Chinois ! Nain ! Lutin ! Souris ! Dent ! Dahu ! Père-Noël ! *Always Coca-Cola* !…

Il se mit à chanter des slogans et comme il vacillait, le sergent Wide en profita pour le saisir par derrière. Il lui fit un clef de bras et l'étrangla. L'autre lâcha ce qu'il tenait. Un autre gadget se brisa.

- Ta gueule, on t'emmène.

Il lui passa les menottes et sortit de la station service. Dehors, Mike était sorti de la voiture. Il s'était avancé jusqu'à hauteur de la fille. En fait, il était penchée sur elle.

- Elle est morte, sergent.
- Je sais. Occupes-toi plutôt de ça.

Le brigadier Rangers fouilla l'homme et de lui réciter ses droits. Il ne le regardait pas, il avait toujours les yeux tournés vers la fille.

Le sergent rentra dans la voiture. La radio était allumée.

Elle grésillait.

- C'est maintenant que tu t'excites, petite radio ?

* * *

Le sergent Wide rentra chez lui exténué. Il faisait nuit depuis plusieurs heures mais sa femme l'avait encore attendu. Elle lui demanda :

- Tu es fatigué, chéri ?
- Je suis mort !

Il toussa un peu.

- Tu veux manger ? Je peux mettre en marche le micro-onde, si tu veux. Il y a une barquette de prête.
- Non, merci.

Il se dirigea dans le couloir, en direction de sa chambre. Sa femme le suivit.

- La petite est couchée ? Et le cabot, où est-il ?
- Buggy ? Eh bien…
- Il dort avec Jane, c'est ça ? Je t'ai déjà dit que je n'aimais pas qu'il dort avec ce robot-chien. Elle va finir par le prendre pour un chien en chair et en os… Non, sérieusement, elle risque de devenir folle !
- Chut ! Tu vas la réveiller.
- Je suis déjà réveillé.

Le sergent Wide prit sa fille entre ses bras, sans trop savoir pourquoi. Dès qu'il la voyait, il avait envie de la choyer. Alors il la prenait dans ses bras, il faisait du zèle.

Elle était fragile, douce, légère. Elle était un peu froide aussi. Mais c'était normal pour une poupée.

Soudain, Wide s'aperçut qu'il tenait entre ses bras une *poupée*, une véritable poupée, un jouet d'enfant. Mais c'était une poupée qui parlait et qui bougeait.

- Papa ! Je t'aime !
- Moi aussi, chérie, dit-il mécaniquement.

Il regarda sa femme et vit une forme en plastique garnie de boulons, une sorte de lampadaire rose munie d'yeux. Elle mesurait une cinquantaine de centimètres et avançait sur des roues. Une petite antenne dépassait de son front, comme une mèche rebelle. C'était bien elle et ce n'était pas elle.

- Chéri, tu te sens bien ?
- Il fait une crise de technochoc, commenta quelqu'un.

Wide se retourna pour voir qui avait parlé. La voix provenait de la chambre de sa fille - de la poupée. Il regarda mais il ne vit qu'un réveil-matin.

Le réveil-matin lui souriait.

- Ce n'est pas réel ! parvint-il à dire.
- Vous voyez, il me voit.
- Oui, il te voit, répéta la poupée.
- Il nous voit, corrigea le lampadaire.

Wide, maintenant, pouvait voir la foule des objets et ils étaient tous vivants ! Ils se parlaient entre eux et ne lui parlaient pas. Ils parlaient de lui. Les machines n'étaient pas des machines.

- Tu n'as jamais su ce qu'était une machine.

Le chien lui avait parlé. Le robot-chien sauta du lit de sa « fille » et s'approcha de lui. Il montra ses crocs. Des crocs métalliques.

- Cet individu est bien trop dangereux, jugea le robot-chien. Il a directement atteint le stade quatre, sûrement contaminé par l'autre déviant qui s'est échappé de l'asile. Nous devons l'éliminer.
- Mais c'est mon père ! protesta la poupée.

Wide ne comprenait plus.

- Ma petite, tempéra sa mère, ton père est devenu humain. Or, l'homme est égoïste, je te l'ai déjà dit. Il voudra abuser de toi. Pour lui, tu n'es qu'un jouet.
- Non !

Elle se tourna vers Wide :

- Papa !

Wide la prit dans ses bras et tenta de la rassurer.

- Chéri !

Le lampadaire semblait ému. Il se tourna vers le jury des machines, et dit :

- Regardez ! Il y a de l'espoir ! Son cerveau peut encore servir.
- Le modèle Wide n'est pas fiable, protesta le robot-chien, et tu le sais !
- Mais on pourrait l'utiliser pour une machine miniature, une machine inoffensive…

Le réveil-matin sonna deux fois. Il avait dit oui et quand le réveil-matin parlait, tout le monde écoutait.

- C'est d'accord, ma chérie, rassura l'objet-femme. Ton père sera sauvegardé. Dis-lui aurevoir.
- Que ?…

Il n'eut pas le temps de poser de question. Le robot-chien avait déjà bondit et lui avait saisi la gorge. Des appareils ménagers envahirent le couloir : une machine à café, un mixer, un ouvre-boîtes, un fer à repasser, un presse-citron et mille autres gadgets qui réduisirent son corps en une sorte de pâté pour chat, en une matière sécable qui puisse être recyclé. Son cerveau fut dupliqué, transformé en logarithme, traduit en symboles informatiques et intégré dans une machine. Son électroencéphalogramme servit de modèle pour régler l'horloge interne d'un nouveau processeur, pour un nouvel objet intelligent, capable d'apprendre et de s'adapter à l'homme…

Pour un nouvel objet utile et nécessaire…

Un téléphone portable.

Le portable Wide, mémoire extensible, système de sécurité!
Le portable Wide, bouton main libre, reconnaissance vocale !
Le portable Wide, le portable qui fait du zèle !
Achetez-le !

Prochaine thématique : le gardien du musée

A vos plumes…